

Gilles Deleuze

Leibniz : La Philosophie et la Création des Concepts, 1980-1

1ère séance, 15 avril 1980

Transcription complétée avec référence au vidéo YouTube¹, Charles J. Stivale²

Partie 1

Donc, comme je vous l'avais dit, nous allons être tenus un certain temps par une série sur Leibniz. Or, mon but est très simple: pour ceux qui ne le connaissent pas du tout, essayer d'avance de vous faire aimer cet auteur, et de vous donner une espèce d'envie de le lire. Pour la lecture, je vous ai conseillé l'un des trois petits opuscules que j'ai cités l'autre fois.

Je signale qu'il y a un instrument de travail, pour commencer Leibniz, un instrument de travail incomparable. C'est la tâche d'une vie, une tâche très modeste, mais très profonde. C'est une dame, une dame philosophe, qui s'appelle madame Prenant,³ [1 :00] qui il y a déjà longtemps a fait des morceaux choisis de Leibniz. D'habitude les morceaux choisis c'est très douteux, là il se trouve que c'est un chef-d'œuvre. C'est un chef-d'œuvre pour une raison simple: c'est que Leibniz a des procédés d'écriture qui sans doute sont assez courants à son époque, c'est-à-dire XVIIe, tout début du XVIIIe siècle, assez courants à son époque, mais que lui pousse à un point extraordinaire. Bien sûr comme tous les philosophes il fait de gros livres; mais, presque à la limite, on pourrait dire que ces gros livres ne sont pas du tout l'essentiel de son œuvre car l'essentiel de son œuvre, c'est dans la correspondance et dans de tout petits mémoires. Les grands textes de Leibniz, c'est très souvent des textes de quatre ou cinq pages, dix pages, ou bien des lettres. [2 :00] Il écrit un peu dans toutes les langues ; il est Allemand, et d'une certaine manière, c'est le premier grand philosophe allemand. C'est l'arrivée en Europe de la philosophie allemande. L'influence de Leibniz sera immédiate sur les philosophes romantiques du XIXe siècle allemand ; bien plus elle se poursuivra – elle se poursuit encore maintenant – mais elle particulièrement chez Nietzsche.

Or, je pose une question très générale parce que, sans doute, pour moi, Leibniz est un des philosophes qui fait le mieux comprendre une réponse possible à cette question, c'est : qu'est-ce que la philosophie? Ou plutôt, qu'est-ce que fait un philosophe? Ça s'occupe de quoi? Si on pense que les définitions telles que recherche du vrai, ou recherche de la sagesse, [3 :00] ne sont pas adéquates, qu'est-ce qui fait que, dans son activité, qu'il y a une activité philosophique? Je crois – en gros, c'est que je ne veux pas prendre ce problème parce que c'est un long travail -- mais je veux juste dire très vite, pour moi, à quoi je reconnais un philosophe dans son activité. Je dirais pour un philosophe, on ne peut confronter les activités qu'en fonction de ce qu'elles créent et de leur mode de création. Il faut demander qu'est-ce que crée un menuisier? Qu'est-ce que crée un musicien? Qu'est-ce que crée un philosophe? Un philosophe, pour moi, c'est quelqu'un de très simple, c'est quelqu'un qui crée des concepts. Ce qui évidemment implique beaucoup de choses, à savoir que le concept soit quelque chose à créer, que le concept soit le terme d'une création.

Mais je dirais, à la limite, si on me demande, qu'est-ce que c'est qu'un savant, je ne vois aucune possibilité de définir la science si l'on n'indique pas quelque chose qui est créée dans la science. Or [4 :00] il se trouve que ce qui est créé par et dans la science, je ne sais pas bien ce que c'est, mais ce ne sont pas des concepts à proprement parler. Ce qui est créé dans l'art, l'art, le domaine qui nous est plus familier parce que le concept de création, à tort ou avec raison, a été beaucoup plus lié à l'art qu'à la science ou à la philosophie -- peut-être qu'il n'y a pas tellement de raison -- si on me demande, « qu'est-ce que crée un artiste ? », eh ben, un peintre, il crée des lignes et des couleurs. Ça implique que les lignes et les couleurs ne sont pas données, elles sont le terme d'une création. Qu'est-ce qui est donné ? Supposons que, par exemple, ce qui est donné, je dirais, à la limite, on pourrait toujours le nommer un flux. C'est les flux qui sont donnés, et la création consiste à découper, organiser, connecter des flux, de telle manière que se dessine ou que se fasse une création autour de certaines singularités [5 :00] extraites des flux.

Eh ben, je dirais qu'un concept, ce n'est pas du tout quelque chose de donné. Bien plus, un concept, ce n'est pas la même chose que la pensée: on peut très bien penser sans concept, et même, tous ceux qui ne font pas de philosophie, je crois qu'ils pensent, qu'ils pensent pleinement, mais qu'ils ne pensent pas par concepts, si vous acceptez l'idée que le concept soit le terme d'une activité ou d'une création originale.

Je dirais que le concept, c'est un système de singularités prélevé sur un flux de pensée. Un philosophe, c'est quelqu'un qui fabrique des concepts. Est-ce que c'est intellectuel? Non, à mon avis, non. Car un concept en tant que système de singularités prélevé sur un flux de pensée, flux de pensée que l'on peut concevoir comme continu. Je peux parler d'un flux de pensées depuis qu'il y a un flux de pensée, depuis, euh, je ne sais pas, depuis l'homme préhistorique, le penseur [6 :00], Rodin, et puis la première petite étincelle de pensée, bon, c'est le départ d'un flux tout comme il y a un flux biologique, il y a un flux vital, il y a un flux de pensée. Donc le philosophe, c'est celui qui saurait ou qui se proposerait de créer de concepts prélevés sur le flux de pensée universelle. Imaginez le flux de pensée universelle comme une espèce de monologue intérieur, le monologue intérieur de tous ceux qui pensent. La philosophie surgit avec l'acte qui consiste à créer des concepts. Pour moi il y a autant de création dans la fabrication d'un concept que dans la création d'un grand peintre ou d'un grand musicien. Un grand musicien, on peut concevoir aussi un flux acoustique continu -- peut-être que ce n'est qu'une idée mais peu importe si cette idée est fondée -- qui traverse le monde et qui comprend le silence même. [7 :00] Qu'est-ce que c'est qu'un musicien ? C'est quelqu'un qui crée, par exemple et qui prélève sur ce flux quelque chose qu'on va appeler comment ? Vous sentez déjà qu'il y a de la création. Est-ce que je peux dire, il crée des notes ? Peut-être. Mais est-ce que c'est bien des notes que s'occupe de la musique, ou bien des agrégats de notes? Qu'est-ce qu'on appellera un son, le son nouveau d'un musicien? Vous sentez bien qu'il ne s'agit pas simplement du système de notes, do-re-mi-fa-sol. Eh bien, je dis, c'est la même chose pour la philosophie, simplement il ne s'agit pas de créer des sons ; il s'agit de créer des concepts.

Or, il n'est pas question de définir la philosophie par une recherche quelconque de la vérité, et c'est pour une raison très simple: c'est que la vérité est toujours subordonnée au système de concepts dont on dispose. Alors, quelle est l'importance des philosophes pour les non-philosophes? C'est que les non-philosophes ont [8 :00] beau ne pas le savoir, ou faire semblant

de s'en désintéresser, qu'ils le veuillent ou pas, ils pensent à travers ces concepts qui ont des noms propres.

Je reconnais le nom de Kant non pas à sa vie, mais à un certain type de concepts qui sont signés Kant, exactement comme je reconnais un grand peintre non pas à sa vie, mais à une certaine tonalité, à une certaine ligne, qui sont signées par ce nom propre. Dès lors, être disciple d'un philosophe, ça peut très bien se concevoir. Si vous êtes dans la situation de vous dire que tel philosophe a signé les concepts dont vous éprouvez le besoin – est-ce que vous éprouvez le besoin -- à ce moment-là, vous êtes kantien ou leibnizien ou etc.

Tout ceci, je voudrais juste vous faire sentir la bêtise de la remarque ordinaire qui, elle, vient du flux [9 :00] de pensée non-philosophique selon lequel la philosophie serait un drôle de chose parce que les philosophes, ils ne sont jamais d'accord. Et on oppose là la situation de la philosophie à la situation de la science, ce qui est au moins deux fois stupide puisque les savants ne sont pas davantage d'accord entre eux et cela ne veut pas dire du tout qu'ils se disputent. Il est bien forcé que deux grands philosophes ne soient pas d'accord l'un avec l'autre dans la mesure où chacun crée un système de concepts qui lui sert de référence. Donc il n'y a pas que cela à juger. Mais je viens de dire que ces disciples, soit globalement soit localement, -- on peut bien être disciple sur tel ou tel point ; la philosophie, ça se détache ; vous pouvez bien prendre tel pôle, s'il le faut -- vous pouvez donc très bien être disciple d'un philosophe dans la mesure où vous considérez que vous avez une nécessité personnelle de ce type de concepts. Les concepts sont des signatures spirituelles, bon. [10 :00] Seulement ça ne veut pas dire que c'est dans la tête parce que les concepts, c'est aussi des modes de vie – créer un concept, c'est nécessairement être engagé, et là, pas par choix ou par réflexion, le philosophe ne réfléchit pas davantage que le peintre ou le musicien ; la réflexion, ce ne va jamais que par [*mot inaudible*]. Les choses se définissent ou les activités se définissent par une dimension créatrice et non pas par une dimension réflexive. A la question, donc, qu'est-ce que crée le philosophe ? C'est des concepts, et les concepts, ça ne préexiste pas.

Alors, dès lors, qu'est-ce que veut dire: avoir besoin de tel ou tel concept? -- Je me demande... C'est une espèce d'introduction ; vous allez voir pourquoi j'éprouve le besoin de dire tout ça pour en venir à Leibniz – C'est que, d'une certaine manière, je me dis, ce n'est pas du tout au point, je me dis que les concepts sont des choses tellement vivantes, ce sont vraiment des trucs qui ont quatre pattes, ça bouge, quoi. C'est comme une couleur, c'est comme un son, [11 :00] c'est comme... c'est autre chose, mais c'est du même niveau de la création. Eh ben, je me dis comme ça, il me semble que les concepts, c'est tellement vivant que ce n'est pas sans rapport – seulement, il faudrait créer une théorie, c'est-à-dire un concept pour rendre compte de ce que c'est l'identité – sans rapport avec ce qui pourtant paraît le plus loin du concept, à savoir le cri.

D'une certaine manière, le philosophe ce n'est pas quelqu'un qui chante, c'est quelqu'un qui crie. Et qu'est-ce qu'il crie ? Chaque fois que vous avez besoin de crier, -- ce n'est pas toujours d'une douleur, ça peut être d'indignation, ça peut être... -- je pense que vous n'êtes pas loin d'une espèce d'appel de la philosophie. Qu'est-ce que ça veut dire que le concept serait une espèce de cri ou une espèce de forme du cri? C'est ça, avoir besoin d'un concept : avoir besoin d'un concept, c'est avoir quelque chose à crier! [12 :00] Qu'est-ce qu'on peut avoir à crier ? Ça peut être de beaucoup de choses, beaucoup de choses. Qu'est-ce qu'il serait alors, le cri ?... Tu

penses, mais je n'entre pas là, c'est juste comme ça, pour... On peut en fait crier ; ça peut être « ou-you-you » [*Deleuze fait semblant de crier*]. Ça, ce n'est pas un concept. Justement trouver le concept de ce cri-là, c'est peut-être faire de la philosophie. Mais, alors, bon, crier, on peut crier mille choses. Imaginez quelqu'un qui crie: «quand même, quand même, il faut que tout ça ait une raison.» C'est un cri très simple. Quelqu'un le dit. Dans ma définition: le concept, ce serait la forme du cri ; on voit tout de suite une série de philosophes qui diraient «oui, oui»! Je pense à des philosophes, précisément, [13 :00] les philosophes de la passion, les philosophes du pathos, par distinction avec les philosophes du logos. Par exemple, Kierkegaard, il fonde toute sa philosophie sur des cris fondamentaux.

Mais Leibniz est de la grande tradition rationaliste, et sans doute, aucun philosophe, même Hegel, n'a poussé le rationalisme aussi loin. Quel peut être le cri du rationaliste ? Je ne crois pas que le rationaliste soit quelqu'un d'idéal, ou d'idéaliste, comme on dit. C'est quelqu'un qui crie autant que d'autres, simplement, ses cris, ce n'est pas les mêmes. Qu'est-ce que peut crier un homme qui croit à la raison ? Il ne peut crier qu'une chose : quoi qu'il arrive, quoi qu'on le montre, il faut bien que tout ça ait une raison. Or, c'est très simple. [*Pause*] [14 :00] Mais c'est le cri signé Leibniz ; vous me direz, il ne faut pas être fort pour dire ça. Voir, si on vit à un certain niveau, pourquoi tout va en dépendre d'une folle création de concepts qui vont exprimer ce cri à tous les niveaux : il faut bien que tout ça ait une raison, les guerres qui arrivent, les enfants qui meurent, etc. etc. Il faut bien que tout ça ait une raison. C'est un cri aussi passionné que le cri que consiste à dire, rien n'a une raison, tout est absurde. C'est un autre cri. C'est en fonction de vos cris que vous êtes philosophe.

Alors, bon, imaginez Leibniz. Alors avec tout ce qui arrive ici, quoi, il y a quelque chose d'effarant. C'est le philosophe [15 :00] de l'ordre ; bien plus, de l'ordre et de la police, au sens, au sens... en tous les sens du mot police. Au premier sens du mot police surtout, à savoir la bonne organisation, l'organisation ordonnée de la cité. C'est un philosophe de l'ordre. Il ne pense qu'en termes d'ordre. En un sens, on dirait aujourd'hui qu'il est extrêmement réactionnaire, c'est l'ami de l'ordre. Mais très étrangement dans ce goût de l'ordre et pour fonder cet ordre, il se livre à la plus démente, à la plus folle création de concepts à laquelle on ait pu assister en philosophie. Des concepts échevelés, les concepts les plus exubérants, les plus désordonnés, les plus complexes pour [16 :00] justifier ce qui est. Très bizarre. Il faut que chaque chose ait une raison. Bon.

En effet, il y a deux sortes de philosophes, si vous acceptez cette première définition, la philosophie, ça serait l'activité qui consiste à créer des concepts, il y a toutes sortes de philosophes, mais il y a comme deux pôles: il y a ceux qui font une création – et l'un n'a aucun avantage sur l'autre -- il y a ceux qui font une création de concepts très sobre, c'est-à-dire, si vous voulez, ils créent des concepts au niveau de telle singularité bien distinguée des autres, et finalement, moi je rêve d'une espèce de quantification des philosophes où on les quantifierait d'après le nombre de concepts qu'ils ont signés, qu'ils ont inventés. Alors, si je me dis: Descartes, bon, je me dis Descartes, très bien. Ça, c'est le type d'une création de concept très sobre. Vous comprenez, il ne faut pas exagérer, le cogito, on peut toujours historiquement, l'histoire [17 :00] du cogito, on peut toujours historiquement trouver toute une tradition, des précurseurs, etc. mais ça n'empêche pas qu'il y ait quelque chose signé Descartes dans le concept cogito, à savoir -- une proposition peut exprimer un concept -- la proposition: «Je pense

donc je suis», dans la mesure où elle a un sens très curieux, très étonnant, c'est un véritable concept nouveau. C'est la découverte de la subjectivité pensante. La découverte de la subjectivité, eh ben, c'est un concept, la subjectivité. C'est signé Descartes.

Alors, on pourra toujours chercher chez Saint-Augustin, s'il y a quelque chose qui avait préparé ça, bien sûr, il y a une histoire des concepts, mais ça n'empêche pas que c'est signé Descartes. Descartes, ce n'est pas qu'on en a vite fait le tour, mais c'est qu'on peut lui assigner, à mon avis, cinq ou six concepts. C'est énorme d'avoir inventé cinq ou six concepts, mais je dirais que c'est une création sobre. Et puis il en y a d'autres comme ça tout ça, [18 :00] les philosophes sobres, et puis il y a les philosophes exaspérés, les philosophes [*mot non intelligible*]. Alors eux, chaque concept couvre un ensemble de singularités, et puis il leur en faut toujours d'autres, toujours d'autres concepts. On assiste à une folle création de concepts. L'exemple typique, pour moi, c'est Leibniz ; il n'en a jamais fini de créer à nouveau quelque chose. Alors, c'est tout ça que je voudrais un peu vous expliquer.

Et pour l'expliquer, je dis très vite, bon, juste pour que vous ayez des points de repère, donc, c'est un philosophe allemand, bon. C'est le premier philosophe à réfléchir sur ceci : les possibilités, la puissance de la langue allemande quant au concept, quant à la philosophie, en quoi l'allemand est une langue éminemment conceptuelle, et ce n'est pas par hasard que ça [19 :00] peut être aussi une grande langue du cri. Bon, il explique ça très bien. Activités multiples – il s'occupe de tout, comme on dit –, très grand mathématicien, très grand physicien, très bon juriste, beaucoup d'activités politiques, toujours au service de l'ordre. Il n'arrête pas ; il n'arrête pas. Il va voir les gens ; il est très louche. Au besoin, il dit qu'il n'était pas allé les voir ; il y a une visite Leibniz-Spinoza (Spinoza, lui, c'est l'anti-Leibniz), il y a une visite célèbre de Leibniz à Spinoza où Leibniz se fait lire des manuscrits, on imagine Spinoza exaspéré se demandant ce que veut ce type-là. [*Rires*] Là-dessus quand Spinoza est attaqué Leibniz dit qu'il n'est jamais allé le voir, que ce n'est pas vrai ; [20 :00] quand on lui prouve qu'il était bien allé le voir, il dit que c'était pour le surveiller. [*Rires*] Abominable. Il est abominable. Voilà ; ce n'est pas le seul cas. Ce n'est pas parce qu'il est abominable qu'il y a cette folle création. Ses dates, quand même, dates : 1646-1716. C'est donc une longue vie, il est à cheval sur plein de choses.

Voilà, enfin il y a une espèce d'humour très curieux. Je ne vois que Leibniz comme ça, ayant cet humour diabolique qui consiste en ceci, et ça fait partie de son style. J'essayerai d'expliquer que son système est assez pyramidal. C'est-à-dire son système, le grand système de Leibniz a plusieurs niveaux. Aucun de ces niveaux n'est faux, ces niveaux symbolisent [21 :00] les uns avec les autres, et Leibniz est le premier grand philosophe à concevoir l'activité de la pensée comme une vaste symbolisation.

Donc tous ces niveaux symbolisent, mais ils sont tous plus ou moins proches de ce qu'on pourrait appeler provisoirement l'absolu. Or ça fait partie de son œuvre même. Je veux dire que, vous vous rappelez que beaucoup de choses sont en correspondance ou comme, à cette époque, beaucoup de choses sont écrites dans une intention déterminée pour tel ou tel public. Suivant le correspondant de Leibniz ou suivant le public auquel il s'adresse, il va présenter tout son système à tel niveau. Imaginez que ce système soit fait de niveaux plus ou moins contractés ou plus ou moins détendus [22 :00] ; pour expliquer quelque chose à quelqu'un, il va s'installer à tel niveau de son système. Supposons que le quelqu'un soit soupçonné par Leibniz d'avoir une intelligence

médiocre : très bien, il est ravi, il s'installe au niveau parmi les plus bas de son système ; il explique tout à partir de ce niveau-là. S'il s'adresse à quelqu'un de plus intelligent, il saute à un autre niveau. Comme ces niveaux font partie implicitement des textes mêmes de Leibniz, ça fait un grand problème de commentaire. En effet, c'est un cas assez compliqué parce que, à mon avis, on ne peut jamais s'appuyer sur un texte de Leibniz si on n'a pas d'abord senti le niveau du système auquel ce texte correspond.

Par exemple, il y a des textes où [23 :00] Leibniz explique ce qu'est selon lui l'union de l'âme et du corps ; bon, c'est à tel ou tel correspondant. A tel autre correspondant, il expliquera qu'il n'y a pas de problème de l'union de l'âme et du corps car le vrai problème, c'est le problème du rapport des âmes entre elles. Les deux choses ne sont pas du tout contradictoires, c'est deux niveaux du système. Si bien que si on n'évalue pas le niveau d'un texte de Leibniz, alors on aura l'impression qu'il ne cesse pas de se contredire, et en fait il ne se contredit pas du tout. Voilà.

Donc, je voudrais déjà commencer par le plus ... une idée de fou ; je voudrais presque proposer, comme c'est très compliqué, c'est un philosophe très difficile. Je voudrais donner des titres à chaque partie de ce que j'ai à vous proposer. Donc, la [24 :00] première partie, mon grand 1), je voudrais l'appeler «une drôle de pensée», «une drôle de pensée». Pourquoi j'appelle ça «une drôle de pensée»? Parce que précisément, parmi les textes de Leibniz, il y a un petit texte que Leibniz appelle lui-même «Drôle de pensée». Donc je suis autorisé par l'auteur lui-même. Et comme Leibniz rêvait beaucoup de..., il imaginait, il a tout un côté science-fiction absolument formidable, il imaginait tout le temps des institutions. Dans ce petit texte «Drôle de pensée» il invente une institution très inquiétante – c'est un texte charmant, je crois -- qui serait l'institution suivante: il dit qu'il faudrait faire une académie des jeux. Vous savez que, à cette époque, aussi bien chez Pascal que chez les autres mathématiciens, que chez Leibniz lui-même, se monte la grande théorie des jeux et des probabilités. Leibniz est un des grands fondateurs de la théorie des jeux. [25 :00] Il est passionné par les problèmes de jeux, des problèmes mathématiques de jeux, lui-même devait d'ailleurs être très joueur. Il imagine cette académie des jeux qu'il présente comme devant être à la fois, à la fois – pourquoi à la fois? Retenez parce qu'on aura à y revenir - - suivant le point de vue où on se place pour voir cette institution, ou pour y participer, ce serait à la fois une section de l'académie des sciences, un jardin zoologique et botanique, une exposition universelle, un casino où l'on joue, et une entreprise de contrôle policier. Ce n'est pas mal s'il fait tout ça, un casino. Alors il explique, [26 :00] il monte cette petite institution ; il appelle ça «une drôle de pensée». Très joli petit texte.

Supposez que je vous raconte une histoire. Cette histoire consiste à prendre un des points centraux de la philosophie de Leibniz, et je vous la raconte comme si c'était la description d'un autre monde, et là aussi je numérote les propositions principales qui vont former une drôle de pensée. Et je dis, petit a) – c'est très important pour moi de numéroter pour que ça soit très clair. C'est donc les aspects de ce « drôle de pensée » que je vais vous raconter maintenant, au centre de la philosophie de Leibniz. –

Petit a) Nous savons tous que, jusque-là, Leibniz ne crée rien. Je dirais, il ne contemple [27 :00] que le flux de pensée. Le flux de pensée, de tous temps, charrie, entraîne avec lui un fameux principe qui a un caractère très particulier parce que c'est un des seuls principes dont on peut être sûr, et en même temps on ne voit pas du tout ce qu'il nous apporte. Il est sûr, il est certain, mais

il est vide. Ce principe célèbre c'est le principe d'identité. Le principe d'identité a un énoncé classique -- ce n'est certes pas Leibniz qui l'invente -- il y a un énoncé classique : A est A. Bon, d'accord ; c'est sûr, ça ; c'est certain. Si je dis le bleu est bleu, si je dis Dieu est Dieu -- je ne dis pas par-là même que Dieu existe [28 :00] -- Dieu entre parenthèses (s'il existe) est Dieu, le bleu est bleu, le triangle est triangle, en un sens je suis dans le sûr, je suis dans la certitude. Seulement voilà : Qu'est-ce que ça me fait penser ? Est-ce que je pense quelque chose quand je dis A est A, ou est-ce que je ne pense pas ? [Pause] Essayons quand même de dire, qu'est-ce qu'entraîne A et A, ce principe bien connu, sûrement, le principe d'identité. [Pause]

Il se présente comment ? Il se présente sous forme d'une proposition réciproque. A est A, ça veut dire: sujet A, verbe être, A [29 :00] attribut ou prédicat, il y a une réciprocity du sujet et du prédicat. Le bleu est bleu, le triangle est triangle, ou je pourrais dire : le triangle a trois angles ; trois angles ou triangle, c'est la même chose. Voilà donc des propositions vides et certaines. Est-ce que c'est tout ? Je dirais donc à cet égard, Une proposition identique est une proposition telle que l'attribut ou le prédicat est le même que le sujet et se réciproque avec le sujet. Est-ce que c'est tout ? Ce serait quand même pauvre pour parler du principe d'identité si on en restait là.

Non, je vois qu'il y a un second cas un tout petit peu plus complexe, [30 :00] à savoir que le principe d'identité peut déterminer des propositions qui ne sont pas simplement des propositions réciproques. Il n'y a plus simplement réciprocity du prédicat avec le sujet et du sujet avec le prédicat. Qu'est-ce qu'il y a d'autre ? Supposez que je dise: «le triangle a trois côtés» ; ce n'est pas la même chose que dire «le triangle a trois angles». «Le triangle a trois angles» est une proposition identique parce que réciproque. «Le triangle a trois côtés», c'est un peu différent, ce n'est pas une proposition réciproque. Il n'y a pas identité du sujet et du prédicat. En effet, « trois côtés », [31 :00] ce n'est pas la même chose que trois angles. Et pourtant il y a une nécessité dite logique. C'est une nécessité logique, à savoir que vous ne pouvez pas concevoir trois angles composant une même figure sans que cette figure ait trois côtés. Je dirais, il n'y a pas réciprocity ; il y a quoi ? Il y a inclusion. Trois côtés sont inclus dans triangle. Inhérence ou inclusion. -- C'est des mots qui constituent la logique, le vocabulaire ; comme toutes les activités, il y a terminologie. Si vous ne vous familiarisez pas avec cette terminologie, je crois que vous ne pouvez pas comprendre assez, quoi. -- [32 :00]

De même si je dis que la matière est matière, « matière est matière », c'est une proposition identique sous forme d'une proposition réciproque; le sujet est identique au prédicat. Si je dis que « la matière est étendue », c'est encore une proposition identique. [Pause] Pourquoi ? Parce que je ne peux pas penser le concept de matière sans y introduire déjà l'étendue. L'étendue est dans la matière. Ce n'est pas une proposition réciproque ; c'est d'autant moins une proposition réciproque que, inversement, peut-être, peut-être -- ça ne m'avance pas -- mais peut-être bien que je peux penser « étendue » sans rien qui la remplisse, c'est-à-dire sans matière. Ce n'est donc pas une proposition réciproque, mais c'est une proposition d'inclusion; lorsque je dis «la matière [33 :00] est étendue», c'est une proposition identique par inclusion. Vous me suivez ? Si vous comprenez ça, vous comprenez beaucoup déjà.

Je dirais donc que les propositions identiques sont de deux sortes: ce sont les propositions réciproques où le sujet et le prédicat sont un seul et même, et les propositions d'inhérence ou

d'inclusion où le prédicat est contenu dans le concept du sujet. Vous me suivez ? Non, je vous pose une question pour être sûr que vous avez bien compris.

Si je dis «cette feuille a un recto et un verso» – non, bon, passons, [34 :00] je supprime mon exemple...

Une étudiante : Moi, j'ai une question.

Deleuze : Déjà. Ah...

L'étudiante : [*Propos inaudibles ; il s'agit de l'exemple du triangle*]

Deleuze : Si elle [la figure] est ouverte ; évidemment, si elle est ouverte... Alors, tu ajoutes « fermée ». Ce n'est pas une objection, ça.

L'étudiante : [*Inaudible*]

Deleuze : Non, je sous-entendais la définition du triangle et des trois angles constituant une figure fermée, avec les trois côtés. Donc, tu ajoutes ça ; ce n'est pas une objection. C'est un complément. Bon, vous voyez ?

Dès lors, si je cherche un énoncé plus intéressant [35 :00] du principe d'identité représenté par A est A, c'est une forme vide. Si je cherche un énoncé du principe d'identité, je dirais à la manière de Leibniz : le principe d'identité s'énonce ainsi, toute proposition analytique, toute proposition analytique est vraie. [*Pause*] Toute proposition analytique est vraie.

Qu'est-ce que veut dire analytique? D'après ce que nous venons de voir, là nous avons une définition très stricte d'analytique, d'après les exemples même que nous venons de voir, une proposition analytique est une proposition telle que soit le prédicat ou l'attribut est identique au sujet, exemple : «le triangle est triangle», [36 :00] proposition réciproque, soit proposition d'inclusion «le triangle a trois côtés», le prédicat est contenu dans le sujet au point que lorsque vous avez conçu le sujet le prédicat y était déjà. Il vous faut donc une analyse, il vous suffit d'une analyse pour trouver le prédicat dans le sujet. Voilà, bon. Jusque-là, Leibniz comme penseur original n'a pas surgi.

Petit b) [*Pause*] Leibniz surgit. [*Rires*] [37 :00] Il surgit sous la forme, encore une fois, de ce cri très bizarre. Ce cri très bizarre, voilà que je vais lui donner un énoncé plus complexe que tout à l'heure. Ce cri très bizarre, c'est que Leibniz, -- alors, à la fois, si vous voulez, ce que je suis en train de faire, ce n'est que la pré-philosophie. On ne peut pas dire qu'il y a de la philosophie dans tout ça. C'est le terrain sur lequel va s'élever une philosophie très prodigieuse. -- Leibniz arrive et dit: très bien. Le principe d'identité nous donne un modèle certain. Pourquoi un modèle certain? On l'a vu. Dans son énoncé même, toute proposition analytique est vraie si vous attribuez à un sujet quelque chose qui ne fait qu'un avec le sujet lui-même, ou [38 :00] qui se confond, ou qui est déjà contenu dans le sujet. Vous ne risquez pas de vous tromper. Donc toute proposition analytique est vraie.

Le coup de génie pré-philosophique de Leibniz, c'est de dire: eh bien, voyons la réciproque! Si toute proposition -- et là commence quelque chose d'absolument nouveau et pourtant très simple -- il fallait y penser. Et qu'est-ce que ça veut dire «il fallait y penser», qu'il fallait avoir besoin de ça, il fallait que ça réponde à quelque chose d'urgent pour lui. Qu'est-ce que c'est la réciproque du principe d'identité dans son énoncé complexe «toute proposition analytique est vraie», et comment [*mots non intelligibles*]? La réciproque pose beaucoup plus de problèmes. Leibniz surgit et dit: est-ce qu'on ne pourrait pas dire aussi, et inversement, toute proposition [39 :00] vraie est analytique ?

S'il est vrai que le principe d'identité nous donne un modèle de vérité, pourquoi est-ce qu'on achoppe sur la difficulté suivante, à savoir: il est vrai, mais il ne nous fait rien penser. On va forcer le principe d'identité à nous faire penser quelque chose; on va l'inverser, on va le retourner. Vous me direz que retourner A est A, ça fait A est A. Oui et non. Ça fait A est A dans la formulation formelle qui empêche le retournement du principe. Mais dans la formulation philosophique, qui revient exactement au même pourtant, «toute proposition analytique est une proposition vraie», si vous retournez le principe, «toute proposition vraie est nécessairement analytique», ça veut dire quoi? Chaque [40 :00] fois que vous formulez une proposition vraie, il faut bien - et c'est là qu'il y a le cri -- il faut bien, que vous le vouliez ou non, et c'est déjà le coup de tampon, signature de Leibniz, il faut bien, vous n'aurez pas le choix, il faut bien qu'elle soit analytique, qu'elle soit analytique, c'est-à-dire plusieurs choses : qu'elle soit réductible à une proposition d'attribution ou de prédication, S est T, sujet est [*mot non intelligible*], « le ciel est bleu », et que non seulement elle soit réductible à un jugement de prédication ou d'attribution, « le ciel est bleu », mais qu'elle soit analytique, c'est-à-dire que le prédicat soit ou bien réciproque avec [41 :00] le sujet ou bien contenu dans le sujet, contenu dans le concept du sujet. [*Pause*]

Est-ce que ça va de soi? Vous sentez déjà qu'il se met dans un drôle de truc ; c'est très joli de dire ça, il faut bien, il va falloir qu'il s'en tire, et ce n'est pas par goût qu'il dit ça, il en a besoin encore une fois, il en a besoin. Mais il s'engage dans un truc impossible : il lui faudra en effet des concepts complètement déments pour arriver à remplir cette tâche qu'il est en train de se donner, tâche très simple qui consiste à, et ça, on n'a pas... qui consiste à dire : bon, si toute proposition analytique est vraie, eh ben, je vous prends un mot, il faut bien que toute proposition vraie soit analytique. C'est-à-dire, en effet, je veux dire, ça ne va pas de soi, [42 :00] ça ne va pas de soi du tout que tout jugement déjà soit réductible à un jugement d'attribution. Ça ne va pas être facile à montrer. Parmi ses vertus, Leibniz est un des plus grands logiciens ; il se lance dans logique formelle, dans une combinatoire, comme il le dit lui-même, dans une analyse combinatoire qui est fantastique. Bon.

Pourquoi ça ne va pas de soi? Voilà des types de jugement. [*Pause*] «La boîte d'allumettes est sur la table», je dirais que c'est un jugement quoi? «Sur la table», c'est quoi ? C'est une détermination spatiale. Je pourrais dire que la boîte d'allumettes est «ici». «Ici», c'est quoi? Je dirais que c'est un jugement de localisation. A nouveau je redis des choses très, très simples, mais elles ont toujours été des problèmes fondamentaux de la logique. [43 :00] C'est juste pour suggérer qu'en apparence, tous les jugements n'ont pas pour forme la prédication ou l'attribution. Quand je dis «le ciel est bleu», j'ai un sujet, le ciel, et un attribut, bleu. [*Pause*] Lorsque je dis «le ciel est là-haut», ou «je suis ici», est-ce que «ici», localisation dans l'espace, est assimilable à un prédicat? Est-ce que formellement je peux ramener le jugement «je suis ici»

à un jugement du type « je suis brun » ou «je suis blond»? Pas sûr que la localisation dans l'espace soit une qualité, pas sûr du tout. [44 :00] [*Pause*]

Si je dis, autre exemple, si je dis « $2 + 2 = 4$ », c'est un jugement qu'on appelle ordinairement un jugement de relation. Ou si je dis «Pierre est plus petit que Paul», «Pierre est plus petit que Paul», c'est une relation entre deux termes, Pierre et Paul. Sans doute, j'oriente cette relation sur Pierre: si je dis «Pierre est plus petit que Paul», je peux dire «Paul est plus grand que Pierre». Bon. Où est le sujet, où est le prédicat? Est-ce que je peux traiter -- voilà exactement le problème qui a agité la philosophie depuis son début ; là encore, ce n'est pas Leibniz qui invente ça ; on verra ce qu'il invente ; mais depuis le début, depuis qu'il y a de la logique, on s'est demandé dans quelle mesure le jugement d'attribution pouvait être considéré comme [45 :00] la forme universelle de tout jugement possible, ou bien un cas de jugement parmi d'autres -- «Pierre est plus petit que Paul», est-ce que je peux traiter «plus petit que Paul» comme un attribut de Pierre? Pas sûr. Alors, je ne dis rien de plus parce qu'on sortirait du sujet. Ce n'est pas évident du tout. Peut-être qu'il faut distinguer des types de jugements très différents les uns des autres, à savoir: jugement de relation, jugement de localisation spatio-temporelle, jugement d'attribution, et bien d'autres encore. Quoi d'autre encore ? Par exemple, les jugements d'existence. Si je dis «Dieu existe», est-ce que je peux le traduire formellement sous la forme de «Dieu est existant», existant [45 :56 ; *changement de cassette ; le texte suivant a été suppléé par la transcription de WebDeleuze*] : étant un attribut? Est-ce que je peux dire que «Dieu existe» est un jugement de la même forme que «Dieu est tout puissant»? Sans doute pas, car je ne peux dire «Dieu est tout puissant» qu'en rajoutant «oui, s'il existe». Est-ce que Dieu existe? Est-ce que l'existence est un attribut? [*Fin du texte suppléé*] Pas sûr.

Partie 2

Vous voyez donc [46 :00] qu'en lançant l'idée que toute proposition vraie doit être d'une manière ou d'une autre une proposition analytique, c'est-à-dire identique, Leibniz se donne déjà une tâche très dure; il s'engage à montrer de quelle manière [que] toutes les propositions peuvent être ramenées au jugement d'attribution, à savoir les propositions qui énoncent des relations, les propositions qui énoncent des existences, les propositions qui énoncent des localisations, et que, à la limite, ici, exister, être en relation avec, peuvent être traduits comme l'équivalent d'attribut du sujet. Bon. [47 :00] Doit surgir dans votre cerveau l'idée d'une tâche infinie. Bon, mais continuons.

Voilà que, supposons que Leibniz y arrive ; quel monde va en sortir, quel monde très bizarre? Qu'est-ce que c'est que ce monde où je peux dire «toute proposition vraie est analytique»? Vous vous rappelez bien – on ne comprend plus rien sans ça -- qu'*analytique*, c'est une proposition où le prédicat est identique au sujet ou bien est inclus dans le sujet. Ça va être bizarre, un tel monde. Pour le moment, je termine ce petit b) en disant, eh ben, qu'est-ce que c'est que la réciproque du principe d'identité?

Le principe d'identité, [48 :00] c'est donc toute proposition vraie est analytique; non, merde, toute proposition analytique est vraie. Leibniz dit qu'il faut un autre principe, il faut un autre principe, c'est la réciproque: toute proposition vraie est nécessairement analytique, et Il lui donnera un nom très beau – le mot existait déjà mais il n'a jamais été pris dans cette extension –

il l'appellera « principe de raison suffisante ». Pourquoi « de raison suffisante », et pourquoi est-ce qu'il pense être en plein en sa question, dans son cri à lui? « Il faut bien que tout ait une raison. ». C'est que le principe de raison suffisante doit s'énoncer ainsi ou peut s'énoncer ainsi [49 :00] – ce serait une autre formulation mais ça serait la même chose -- : quoiqu'il arrive à un sujet, que ce soient des déterminations d'espace et de temps, de relation, événement, quoiqu'il arrive à un sujet, il faut bien que ce qui lui arrive, c'est-à-dire ce qu'on dit de lui avec vérité, il faut bien que tout ce qui se dit d'un sujet soit contenu dans la notion du sujet. Il faut bien que tout ce qui arrive à un sujet soit déjà contenu dans la notion du sujet.

Evidemment, la notion de «notion» va être essentielle. Il faut bien que «bleu» soit contenu dans la notion du ciel. Pourquoi c'est ça le principe de raison suffisante? Parce que [50 :00] s'il en est ainsi, chaque chose a une raison, chaque chose a une raison ; la raison, c'est précisément la notion même en tant qu'elle contient tout ce qui arrive au sujet correspondant. Dès lors, dès lors, tout a une raison. Raison égale la notion du sujet en tant que cette notion contient tout ce qui se dit avec vérité de ce sujet. [Pause]

Voilà le principe de raison suffisante qui est donc juste la réciproque du principe d'identité. Voilà ma première question ; je n'essaie pas de débrouiller tout ça ; voyez qu'il a des tâches devant lui, il a beaucoup à faire ; il faudrait qu'il justifie tout ça. [51 :00] Il justifie justement en faisant son système. Donc, je demande juste, plutôt que de chercher des justifications abstraites, quel bizarre monde va naître de ça? Un monde très bizarre, un monde avec des couleurs très bizarres si je reprends ma métaphore avec la peinture, qui fera qu'un tableau est signé Leibniz. Toute proposition vraie doit être analytique, c'est-à-dire encore une fois, tout ce que vous dites avec vérité d'un sujet doit être contenu dans la notion du sujet. Sentez, sentez que ça devient déjà fou, il en a pour la vie à travailler parce que ça implique une certaine théorie de la notion. Qu'est-ce que ça veut dire, la notion d'un sujet? Ça, c'est signé Leibniz, la notion d'un sujet. Personne ne parle d'une notion d'un sujet. Très, très curieux comme notion, ça. Ça implique un concept d'un concept, une idée de la notion très particulière. [52 :00] Tout comme il y a une conception hégélienne du concept, il y a une conception leibnizienne du concept. Bon, attendons.

[c)] Encore une fois mon problème, c'est quel monde va surgir, et dans ce petit c) je voudrais commencer à montrer que, à partir de là, Leibniz va créer des concepts hallucinants, vraiment hallucinants. D'ailleurs, ce n'est pas faux ; c'est vraiment un monde hallucinatoire. Si vous voulez penser les rapports de la philosophie à la folie, par exemple, il y a des pages très faibles, il me semble, faibles de Freud sur le rapport intime de la métaphysique avec le délire. C'est un sujet très intéressant, mais je crois qu'on ne peut saisir la positivité de ces rapports que par une théorie du concept, et notamment, la direction où je voudrais aller, ce serait le rapport du concept avec le cri, eh oui, je me dis, il y a bien quelque chose. [53 :00] Je voudrais vous faire sentir cette présence d'une espèce de folie conceptuelle dans cet univers de Leibniz tel qu'on va le voir naître. Car petit c) bon, que vous le vouliez et ou pas, il faut ... Alors c'est une douce violence, laissez-vous aller. Il ne s'agit pas de discuter. Comprenez la bêtise de ceux qui disent « pourquoi il dit tout ça parce que il faisait tout un... une remarque » ; comprenez la bêtise des objections.

Je fais une parenthèse pour compliquer. Si vous êtes savant, vous savez qu'il y a un philosophe postérieur à Leibniz qui a dit que la vérité, c'est celle des jugements synthétiques. C'est Kant. Il s'oppose à Leibniz. D'accord! Qu'est-ce que ça peut nous faire? Il ne s'agit pas de dire qu'ils ne

sont pas d'accord l'un avec l'autre. Quand je dis ça, même si je ne m'explique pas, je crédite Kant d'avoir inventé un nouveau concept qui est le jugement synthétique. [54 :00] Il fallait l'inventer, ce concept, et c'est Kant qui l'invente. Dire « il n'est pas d'accord avec Leibniz, » les philosophes se contredisent c'est une phrase de débile, c'est comme si vous disiez que Velasquez n'est pas d'accord avec Giotto, c'est vrai – c'est un non-sens, ce n'est même pas vrai, c'est un non-sens. Ça ne veut rien dire. Alors, revenons à ce monde bizarre qui devrait commettre [*mots inaudibles*].

Toute proposition vraie doit être analytique, c'est-à-dire telle qu'elle attribue quelque chose à un sujet et que l'attribut doit être contenu dans la notion du sujet. Prenons un exemple. Ça veut dire quoi ? Je ne me demande pas si c'est vrai, je me demande : qu'est-ce que ça veut dire ? Prenons un exemple [55 :00] de proposition vraie. Une proposition vraie, ça peut être une proposition élémentaire concernant un événement qui a eu lieu. Ça, c'est vrai. Prenons les exemples de Leibniz lui-même ; peu importe si vous croyez ou pas à ces choses-là. «César a franchi le Rubicon», il a franchi le Rubicon, César : c'est une proposition. Elle est vraie ou nous avons de fortes raisons de supposer qu'elle est vraie. Ou bien, «Adam a péché» ; voilà une proposition hautement vraie. «Adam a péché», qu'est-ce que vous voulez dire à ça ? Ben oui, il a péché. [*Pause*] Voilà. [56 :00] « Alexandre a fait ceci, ou cela ».

Vous voyez que toutes ces propositions choisies par Leibniz comme exemples fondamentaux, ce sont des propositions événementielles ; il ne se donne pas la tâche facile. Il va nous dire ceci : puisque cette proposition est vraie, il faut bien, que vous le vouliez ou pas, c'est toujours son cri, il faut bien que le prédicat «franchir le Rubicon» -- entre parenthèses, on réagit tout de suite ; on a envie d'une objection, mais ces objections, il faut tous se les garder ; il faut attendre, le moment qu'il va donner une réponse à cette objection ; « franchir le Rubicon », c'est un prédicat ; on voit bien que dans « le ciel est bleu », bleu, à la rigueur, est un prédicat ; d'accord et encore, il faudrait voir, mais ça paraît être un prédicat ; mais « franchir le Rubicon », c'est un prédicat, ça, c'est un attribut du même type que « le ciel est bleu », pas sûr ; bon, on nous dit. [57 :00] -- Il faut bien que « franchir le Rubicon » soit un attribut ou un prédicat du sujet César ; il faut bien que cet attribut, si la proposition est vraie, or elle est vraie, il faut bien que ce prédicat soit contenu dans la notion de César, pas dans César lui-même, dans la notion de César, si dans la proposition, elle ne serait pas vraie.

Bon, on part de là. C'est une idée très simple. La notion du sujet contient tout ce qui arrive à un sujet, c'est-à-dire tout ce qui se dit du sujet avec vérité. Donc, « Adam a péché », péché à tel moment appartient à la notion d'Adam. Ça fait rêver, eh ? Franchir le Rubicon appartient à la notion de César, très bien. [58 :00] Je dirais que là, Leibniz lance un de ses premiers grands concepts, le concept d'inhérence. Tout ce qui se dit avec vérité de quelque chose est inhérent à la notion de ce quelque chose. C'est donc le premier aspect de la raison suffisante, c'est le développement de la raison suffisante. Bien. Seulement voilà, on ne peut plus s'arrêter, et quand on dit ça, écoutez-moi bien.

Petit d), et je voudrais justement que ces rubriques soient très, très simples pour que vous ne perdiez pas le fil. Vous tenez bien l'idée : la notion de César doit comprendre, contenir tout ce qui arrive à César, c'est-à-dire tout ce que vous lui attribuez avec vérité. [59 :00] Petit d) Leibniz dit, voilà, je suis lancé, je ne peux plus m'arrêter, et ça, c'est aussi un cri du philosophe, ne

l'arrêtez pas. Quand on a commencé dans le domaine du concept, on ne peut pas s'arrêter, sauf certains, sauf les prudents, sauf les philosophes sobres.

Dans le domaine des cris – je voudrais faire un tableau des cris de la philosophie -- dans le domaine des cris, il y a un cri fameux d'Aristote. Le grand Aristote qui, d'ailleurs, a exercé sur Leibniz une très forte influence, lâche à un moment dans la *Métaphysique* une formule très belle: [60 :00] « il faut bien s'arrêter », « il faut bien s'arrêter », c'est encore plus beau en Grec, alors je le dis pour ceux qui ont fait un petit peu de Grec, *ananké mê stênai, ananké mê stênai*. C'est un grand cri, ça. « Il faut bien s'arrêter ». C'est le philosophe devant le gouffre de l'enchaînement des concepts, « il faut bien s'arrêter quelque part. » Leibniz, lui, s'en fout, il ne s'arrête pas, il ne s'arrête pas, c'est comme ça ; il sent le besoin. Il y a des gens qui ressentent le besoin de s'arrêter qui n'ont pas moins de génie. Il y a d'autres qui ne s'arrêtent jamais. Alors, pourquoi il ne peut pas s'arrêter? Parce que reprenez la proposition petit c), on a notre petit c là ; tout ce que vous attribuez à un sujet doit être compris, contenu dans la notion de ce sujet. Bien. Mais ce que vous attribuez avec vérité à un sujet quelconque dans le monde, que ce soit César, [61 :00] tout sujet [*mots incompréhensibles*], il suffit que vous lui attribuez une seule chose avec vérité pour que vous vous aperceviez avec effroi que, dès ce moment-là, vous êtes forcé de fourrer dans la notion du sujet, non seulement la chose que vous lui attribuez avec vérité, mais la totalité du monde.

Pourquoi? En vertu d'un principe qui n'est pas du tout le même, qui est le principe bien connu qui n'est pas du tout le même – ça, on verra ça plus tard -- que celui de raison suffisante ; en vertu d'un principe beaucoup plus plat qui est le simple principe de causalité. Car enfin, le principe de causalité va à l'infini, c'est même son propre. Et c'est un infini très particulier puisque en fait il va à l'indéfini. A savoir que le principe de causalité dit que toute chose a une cause, ce qui est très différent de toute chose a une raison. [62 :00] Raison et cause, ce n'est pas pareilles. S'il y a deux mots, c'est que ce n'est pas la même chose ; une cause, ce n'est pas une raison. [*Pause*] Toute chose a une cause, bon, d'accord. Mais la cause, c'est une chose, et elle a à son tour une cause, etc., etc. Je peux faire la même chose dans l'autre sens, [*Pause*] à savoir que toute cause a un effet et, puis, cet effet est à son tour cause d'effets. C'est donc une série indéfinie de causes et d'effets.

Quelle différence y-a-t-il entre la raison suffisante et la cause? On comprend très bien. La cause n'est jamais suffisante. Il faut dire que le principe de causalité pose une cause nécessaire, mais pas suffisante. Il faut distinguer la cause nécessaire et la raison suffisante. [63 :00] Qu'est-ce qui les distingue de toute évidence ? C'est que la cause d'une chose c'est toujours autre chose. [*Pause*] La cause d'une chose est toujours autre chose. La cause de A, c'est B, la cause de B c'est C, etc., série indéfinie des causes. La raison suffisante, ce n'est pas du tout autre chose que la chose. La raison suffisante d'une chose, ce n'est pas autre chose que la chose, on l'a vu ; c'est la notion de la chose. Donc la raison suffisante exprime le rapport de la chose avec sa propre notion tandis que la cause exprime le rapport de la chose avec autre chose. Voilà, c'est limpide... Oui ?

Un étudiant : Alors si j'ai compris, [*propos incompréhensibles*] [64 :00]

Deleuze : ... que le principe d'identité, elle est vide ? Et oui, il va se grossir... Absolument, et ce n'est pas fini encore.

Donc petit d) [*ordre de Deleuze ; il semble qu'il continue avec le même point*] Si vous dites que tel événement est compris dans la notion de César, «franchir le Rubicon» est compris dans la notion de César, vous ne pouvez pas vous arrêter, en quel sens? C'est que, de cause en cause et d'effet en effet, c'est à ce moment-là la totalité du monde qui doit être compris dans la notion de tel sujet. Ça devient curieux, voilà que le monde passe à l'intérieur de chaque sujet, ou de chaque notion de sujet. En effet, franchir le Rubicon, ça a une cause ; cette cause a elle-même de multiples causes, [65 :00] de cause en cause, en cause de cause et en cause de cause de cause. C'est toute la série du monde qui y passe, du moins la série antécédente. Et en plus, franchir le Rubicon, ça a des effets. Si j'en reste à de gros effets: instauration d'un empire romain. L'empire romain à son tour ça a des effets, nous dépendons directement de l'empire romain. L'empire romain, à son tour, a des effets. Nous dépendons directement de ces effets, nous qui sommes des enfants de l'empire romain. De cause en cause et d'effet en effet, vous ne pouvez pas dire tel événement est compris dans la notion de tel sujet sans dire que, dès lors, le monde entier est compris dans la notion de tel sujet.

Un étudiant : Vous n'avez pas l'impression que vous faites tout le contraire de ce que fait Henri Bergson, quand il parle de la [*mot inaudible*], par exemple. [66 :00]

Deleuze : Oui, oui, oui... mais il faut se demander... Henri Bergson n'est pas un philosophe de la taille de Leibniz, mais il faudrait se demander, en revanche, quand Henri Bergson fait quelque chose, lui, c'est à partir de quel système de concepts il le fait? Or il a un système de concepts très simple ; c'est un des philosophes les plus sommaires du monde. C'est très, très simple, le schéma de concepts chez Henri Bergson. Il faut comprendre qu'il n'est pas Leibnizien ; il n'est pas Leibnizien. Mais, là, je parle pour, dans je ne sais quel espoir que certains entre vous se retrouvent Leibnizien, enfin, [*quelques mots indistincts*] à votre goût, à votre goût. Mais « à votre goût », ça ne veut pas dire comme ça les goûts et les couleurs ; c'est à votre cri, d'après ce dont vous avez besoin. Or, là, il y a bien un caractère pas éternel, il y a bien un caractère transhistorique de la philosophie. Les concepts de Leibniz, il faut, à coup sûr, un Leibnizien actuel, qu'est-ce que ça veut dire ? Il faudrait que je pose cette question, qu'est-ce que ça veut dire être Leibnizien en 1980? Mais, il y en a bien ; [67 :00] enfin, c'est possible qu'il y en ait. Eh ben, je crois que c'est possible de trouver une réponse, pourquoi et comment quelqu'un aujourd'hui peut être Leibnizien, sous quelle forme renouveler, etc.

Donc, petit d), j'en suis là. Si vous avez dit, conformément au principe de raison suffisante, que ce qui arrive à tel sujet, ce qui le concerne personnellement donc, ce que vous attribuez de lui avec vérité, avoir les yeux bleus, avoir les cheveux blonds, franchir le Rubicon, etc., appartient à la notion du sujet, c'est-à-dire est compris dans cette notion du sujet, vous ne pouvez pas vous arrêter, il faut dire que ce sujet contient le monde entier. Ça n'est plus le concept d'inhérence ou d'inclusion, qui correspondait au petit c) ; c'est le concept d'*expression* qui, chez Leibniz, est un concept fantastique, et qu'il exprime sous la forme: [68 :00] la notion du sujet exprime la totalité du monde. La notion du sujet exprime la totalité du monde [*Pause*] parce que, enfin, il faut en dire un peu plus.

Ça commence à devenir fou parce que, à ce moment-là, « la notion du sujet exprime la totalité du monde », bon, d'accord, voilà que César exprime la totalité du monde parce que, vous voyez, sa propriété, son propre «franchir le Rubicon» s'étend à l'infini en arrière et en avant par le double

jeu des causes et des effets. Mais alors, il est temps de parler pour notre compte, peu importe ce qui nous arrive et l'importance de ce qui nous arrive. Il faut bien dire que c'est [69 :00] chacun de nous, ou du moins que c'est chaque notion de sujet qui contient ou exprime la totalité du monde, c'est-à-dire vous, chacun de vous, moi, tout comme César. Ni plus ni moins. Ça se complique, pourquoi ça se complique? Parce que, à ce moment-là, grand danger: si chaque notion individuelle, si chaque notion de sujet exprime la totalité du monde, ça veut dire qu'il n'y a qu'un seul sujet, un sujet universel, et que vous, moi, César on ne serait que des apparences de ce sujet universel. Ce serait une possibilité de dire ça: il y aurait un seul sujet qui exprimerait le monde. [Pause] [70 :00]

Pourquoi ce serait ruineux ? Pourquoi Leibniz ne peut-il pas dire ça? Pourquoi qu'une fois on a commencé dans les concepts, vous savez, on a des choix ? Il y a des moments de choix, et puis il y a des moments où il n'y a pas de choix, il ne peut pas dire ça. Il ne peut absolument pas dire ça. Ce serait se renier. Pourquoi ? Parce que tout ce qu'il a fait précédemment avec le principe de raison suffisante, tout ce qu'on a vu, tous les paragraphes précédents, toutes les petites rubriques, a, b, c, d, ça allait dans quel sens? Ça allait dans un truc extraordinaire si on le dit abstraitement. C'était, à mon avis, la première grande réconciliation du concept et de l'individu. Leibniz était en train de construire un concept du concept tel que le concept et l'individu devenaient enfin adéquats l'un à l'autre. [Pause] [71 :00]

Vous me direz, pourquoi? Que le concept aille jusqu'à l'individuel, pourquoi est-ce nouveau, ça? C'est nouveau parce que jamais personne n'avait osé, ou du moins, c'était très timide quand un auteur risquait ça. Pourquoi ? Parce que pour tout le monde, le concept, c'est quoi? Ça se définit par l'ordre de la généralité. Il y a concept quand il y a une représentation qui s'applique à plusieurs choses, mais que le concept et l'individu s'identifient, ça, jamais on n'avait fait ça, jamais. Jamais une voix n'avait retenti dans le domaine de la pensée pour dire que le concept et l'individu, c'est la même chose. [72 :00] On avait toujours distingué un ordre du concept qui renvoyait à la généralité et un ordre de l'individu qui renvoyait à la singularité.

Bien plus, on avait toujours considéré comme allant de soi que l'individu n'était pas comme tel compréhensible par le concept. On avait toujours considéré que le nom propre n'était pas un concept. En effet, «chien» est bien un concept, «Médor» n'est pas un concept. Il y a bien une canéité de tous les chiens, comme disent certains logiciens dans un langage splendide, il y a bien une canéité de tous les chiens, mais il n'y a pas une médorité de tous les Médors. [Rires] Leibniz est le premier à dire que les concepts sont des noms propres, c'est-à-dire que les concepts sont des notions [73 :00] individuelles. Il y a un concept de l'individu comme tel.

Donc, vous voyez que Leibniz ne peut pas [Pause] – il ne peut pas, il n'a pas le choix là – il ne peut pas se rabattre sur la solution : puisque toute proposition vraie est analytique, le monde est donc contenu dans un seul et même sujet qui serait un sujet universel. Il ne peut pas [Pause] puisque son principe de raison suffisante impliquait que ce qui était contenu dans un sujet – donc ce qui était vrai, ce qui était attribuable à un sujet – était contenu dans un sujet à titre de sujet individuel. [Pause] [74 :00] Donc il ne peut pas se donner une espèce d'esprit universel. Il faut qu'il reste fixé à la singularité, à l'individu comme tel. Et en effet, ce sera une des grandes originalités de Leibniz ; c'est la formule perpétuelle chez lui: la substance – et pour lui, il n'y a pas de différence entre substance et sujet ; pour d'autres philosophes, il y a une différence mais

pour lui, il n'y en a aucune -- la substance est individuelle. C'est la substance César, c'est la substance vous, la substance moi, c'est la substance Adam, etc.

Alors, question, question urgente dans mon petit d) puisqu'il s'est barré la voie d'invoquer un esprit universel dans lequel le monde sera inclus, d'autres philosophes invoqueront un esprit universel. Il y a même un texte très court de Leibniz, très beau, qui a comme titre [75 :00] *Considérations sur l'esprit universel*, où il va montrer en quoi il y a bien un esprit universel, Dieu, mais que ça n'empêche pas que les substances soient individuelles. Donc irréductibilité des substances individuelles.

Alors, qu'est-ce qui distingue... ? Puisque chaque substance exprime le monde, ou plutôt, comme il dit, chaque notion substantielle, chaque notion d'un sujet – notion de César, notion d'etc. -- puisque chacune exprime le monde, vous exprimez le monde, de tout temps, vous vous rendez compte ? On se dit, on n'a pas fini ; en effet, il en a pour la vie parce que tout lui fait objection. Mais alors ? Mais alors ? Et ça lui tombe sur le dos tout de suite : alors, la liberté ? Si tout ce qui arrive à César est compris dans la notion individuelle de César, si le monde entier est compris dans la notion universelle de César, [76 :00] César, en franchissant le Rubicon, ne fait que dérouler – mot curieux qui arrive tout le temps chez Leibniz ; en Latin, c'est très joli : *devolvere*, dérouler, ou expliquer ; vous voyez ? C'est des mots très riches ; expliquer, dérouler, *devolvere*, *explicare*, c'est quoi ? C'est à la lettre déplier ; *explicare*, cela avait toujours voulu dire une chose très, très simple. C'est déplier ; vous dépliez un tapis. Un tapis est roulé, vous le dépliez. Vous l'expliquez. C'est la même chose: expliquer, développer, dérouler. Donc franchir le Rubicon, l'événement franchir le Rubicon, ne fait que dérouler quelque chose qui était compris de tous temps dans la notion de César. [77 :00] Vous voyez que c'est un vrai problème.

César franchit le Rubicon en telle année ; alors ça, c'est vrai, franchir en telle année. Mais qu'il franchisse le Rubicon en telle année, c'était compris de tout temps dans sa notion individuelle. Bon, où [est-ce] qu'elle est, notion individuelle ? Elle est éternelle. Il y a une vérité éternelle des événements datés. Alors, et la liberté ? Qu'est-ce que vous faites de la liberté ? Tout le monde lui tombe dessus. La liberté, c'est très dangereux en régime chrétien. Qu'est-ce que vous faites avec la liberté ? Alors Leibniz fera un petit opuscule, *De la liberté*, où il expliquera ce que c'est que la liberté. Ça va être une drôle de chose la liberté chez lui. Pour le moment, on laisse [ça de côté]

Mais qu'est-ce qui distingue un sujet d'un autre ? Ça, on ne peut pas le laisser pour le moment, sinon notre courant est coupé. Qu'est-ce qui va distinguer [78 :00] vous de César puisque l'un comme l'autre, vous exprimez la totalité du monde, présent, passé et à venir ? C'est curieux ce concept d'expression. Eh ben, voilà, c'est là qu'il lance une notion d'une richesse...

Alors là, je dois faire un petit e), un petit e) puisque c'est un nouveau concept. Alors, il dit, ce n'est pas difficile ce qui distingue une substance individuelle d'une autre. Il faut que ce soit d'une certaine manière, irréductible. C'est que chacun, chaque sujet, chaque notion individuelle, chaque notion de sujet comprend la totalité du monde, exprime ce monde total, mais d'un certain point de vue. Et commence là [79 :00] une philosophie qu'il faut appeler avec son nom, le "perspectivisme". Et ce n'est pas rien. Vous me direz: qu'est-ce qu'il y a de plus banal que l'expression «un point de vue», de « mon point de vue » ? C'est ça, faire la philosophie, je crois, ça aussi. Si la philosophie c'est créer des concepts, qu'est-ce que c'est que créer des concepts ? Je

crois que c'est, en gros, c'est des formules banales. Les grands philosophes ont chacun des formules banales auxquelles, ou par rapport auxquelles, ils font des clin d'yeux. Un clin d'œil du philosophe c'est, à la limite, prendre une formule banale et se marrer, vous ne savez pas ce que je vais mettre dedans. On entend ça tout le temps ; ah tu comprends, de mon point de vue, de mon point de vue, eh ben, je ferais ceci. Ça ne va pas loin.

Faire une théorie [80 :00] du point de vue, qu'est-ce que ça implique? Est-ce que ça pouvait être fait n'importe quand? Est-ce que c'est par hasard que c'est Leibniz qui fait la première grande théorie du point de vue à tel moment, au moment où le même Leibniz crée un chapitre de géométrie particulièrement fécond, la géométrie dite projective ? [Pause] Est-ce que c'est par hasard que c'est à l'issue d'une époque où s'est élaboré, en architecture comme en peinture, toutes sortes de techniques de perspectives [Pause], et mille autres choses ? Mais, on retient juste ces deux domaines qui symbolisent avec ça: l'architecture, peinture et la perspective en [81 :00] peinture, d'une part, et d'autre part, la géométrie projective.

Comprenez où veut en venir Leibniz. Il va dire que chaque notion individuelle exprime la totalité du monde, oui, mais d'un certain point de vue. Qu'est-ce que ça veut dire? Ce n'est pas rien philosophiquement ; autant ce n'est rien banalement, pré-philosophiquement, autant là aussi il ne peut plus s'arrêter. Ça l'engage à montrer que ce qui constitue la notion individuelle en tant qu'individuelle, c'est un point de vue, donc que le point de vue est plus profond que celui qui s'y place. Il faudra bien qu'il y ait, au fond de chaque notion individuelle, un point de vue qui définit la notion individuelle. Si vous voulez, le sujet est second par rapport au point de vue. [82 :00] Eh bien, dire ça, ce n'est pas de la tarte, ce n'est pas rien.

Il fonde une philosophie qui trouvera son nom chez un autre philosophe qui tend la main à Leibniz par dessus les siècles, à savoir chez Nietzsche lorsque Nietzsche dira: ma philosophie, c'est le perspectivisme. Alors vous comprenez que cela ne veut pas du tout dire le perspectivisme, vous comprenez déjà à quel point ça peut devenir idiot ; ça devient idiot ou ça devient vraiment banal à pleurer à mourir si ça consiste à dire que, ah ben quoi, tout est relatif au sujet. « Tout est relatif au sujet », eh ben, il ne faut pas un philosophe pour dire ça, non, ça ne va pas ! Tout est relatif. Tout le monde le dit ; on peut le dire, pourquoi pas ? Ça fait partie des propositions qui ne font de mal à personne puisqu'elle [n'ont] pas de sens. [83 :00] Bon on peut toujours y aller, il faut bien, il faut bien parler, il faut bien dire quelque chose, il faut bien avoir de la conversation. On peut être amené à dire tout est relatif ; tout dépend du point de vue. Tant que je prends la formule comme signifiant tout dépend du sujet, je n'ai rien dit ; j'ai causé, comme on dit: j'ai répondu, j'ai tenu ma place dans une conversation.

Si on fait de la philosophie, il y a toujours des renversements en philosophie. Au point où en est Leibniz, ce n'est pas le point de vue qui renvoie au sujet ; c'est le point de vue qui est défini par le sujet le plus profond. Donc on ne peut pas définir le point de vue par le sujet. C'est le sujet qui doit être défini dans son caractère irréductible, c'est-à-dire singulier, dans sa singularité, dans son individualité propre, c'est lui qui renvoie à un point de vue. Ce qui me fait moi égale moi, c'est un point de vue, c'est un point de vue sur le monde. [84 :00] Donc, Leibniz ne pourra pas s'arrêter, il faudra qu'il aille jusqu'à une théorie du point de vue telle que le sujet est constitué par le point de vue et non pas le point de vue constitué par le sujet.

Pensez qu'à ce moment-là, on peut en faire des rapprochements un peu arbitraires, mais encore, je n'en sais rien. Quand bien des siècles après, quand en plein dix-neuvième siècle, un des grands romanciers américains célèbres, à savoir Henry James, conçoit le roman et renouvelle les techniques du roman par un perspectivisme, par une mobilisation des points de vue, là aussi chez James, ce n'est pas les points de vue qui s'expliquent par les sujets, c'est l'inverse, c'est les sujets qui [85 :00] s'expliquent par les points de vue.

Une analyse des points de vue comme raison suffisante des sujets, voilà la raison suffisante du sujet. La notion individuelle, c'est le point de vue sous lequel l'individu exprime le monde. C'est beau et c'est même poétique. Pourquoi c'est poétique ?

Un étudiant : [*Propose inaudibles ; commentaire sur le point de vue dans les romans policiers*]

Deleuze : Pourquoi pas ? Quels romans policiers ?

L'étudiant : Je ne sais pas. [*Nom inaudible*], par exemple.

Deleuze : Oui, mais c'est James qui...

L'étudiant : Ah oui, d'accord [*Propos inaudibles*] ... Il est lié à un point de vue ; tout est une technique du point de vue. [86 :00]

Deleuze : Oui, d'accord.

L'étudiant : Vous dites « oui, d'accord », mais [*inaudibles*] ...

Deleuze : Mais, comprenez qu'il y a énormément de romans qui ensuite se sont faits sous la forme le point de vue différent de plusieurs personnes sur un même événement. Ça fait souvent des romans extrêmement médiocres. Quelle différence est-ce qu'il y a entre ces romans faibles et un roman de James ? Je crois que c'est en partie ça ; c'est que James, et là, ce n'est pas abstrait, ça, Henry James a des techniques suffisantes pour qu'il n'y ait pas de sujet ; devient tel ou tel sujet celui qui est déterminé à être à tel point de vue. C'est le point de vue qui explique le sujet et pas l'inverse.

Or, pourquoi est-ce que c'est très poétique ? Voilà ce que nous dit Leibniz... [*Deleuze ouvre un livre*] C'est [87 :00] un beau texte ça [*Discours de métaphysique*] : « Toute substance »...

Comprenez, « toute substance individuelle », puisque la substance est individuelle pour Leibniz ; « toute substance », c'est-à-dire, César mais aussi vous, chacun de vous -- « toute substance est comme un monde entier » -- en effet, elle exprime le monde entier ; donc, toute substance, elle le contient – « est comme un monde entier et comme un miroir de Dieu ou bien de tout l'univers » - - chaque substance est un miroir de tout l'univers – donc, « chaque substance est comme un monde entier et comme un miroir de Dieu ou bien de tout l'univers qu'elle exprime chacune à sa façon » -- vous voyez l'individuation, « à sa façon », « chacune à sa façon » ; alors c'est là que survient la très belle métaphore qui fera succès, qui aura un grand héritage [88 :00] -- « à peu près comme une même ville » -- métaphore architecturale – « à peu près comme une même ville est diversement représentée selon les différentes situations de celui qui la regarde » -- voyez,

c'est tellement le point de vue qui fait le sujet qu'il faudrait le commenter à la lettre les mots de Leibniz ; il passe du pluriel au singulier, « celui qui la regarde », « celui qui la regarde » change véritablement la subjectivité selon les changements du point de vue ; c'est comme une ville « qui est diversement représentée selon les différentes situations de celui qui la regarde » ; alors, dans l'entrain, il continue splendidement – « Ainsi l'univers est en quelque façon multiplié autant de fois qu'il y a de substances » -- en effet, si chacun exprime un univers et de son point de vue, il y a, à la limite, une multiplication [89 :00] d'univers suivant l'ensemble de tous les points de vue -- « Ainsi l'univers est en quelque façon multiplié autant de fois qu'il y a de substances et la gloire de Dieu est redoublée de même par autant de représentations toutes différentes de son image. » -- Là, il parle comme un cardinal. Ce n'est pas un curé de village qui dirait les choses comme ça ; c'est un cardinal. -- « On peut même dire que toute substance porte en quelque façon le caractère de la sagesse infinie et de toute la puissance de Dieu, et limite autant qu'elle en est susceptible. » Oui, c'est évident. C'est sûr.

Donc, dans ce petit e) je dis que le nouveau concept de point de vue est plus profond que même celui d'individu et de substance individuelle. [90 :00] C'est le point de vue qui définira l'essence, l'essence individuelle. Il faut croire que, à chaque notion individuelle correspond un point de vue. Mais, comprenez, ça se complique parce que ce point de vue vaudrait de la naissance à la mort de l'individu. Ce qui nous définirait, c'est un certain point de vue sur le monde. Bon.

Je disais que Nietzsche retrouvera cette idée, et en tirera ce qu'il appelle lui-même son « perspectivisme », et il se réclame de Leibniz. Il connaissait très, très bien Leibniz. Il ne l'aimait pas mais qu'est-ce qu'il lui a pris. Il s'en réclame donc. Avant, je signale que la métaphore de la ville regardée de plusieurs points de vue, se trouve, c'est une grande idée de la Renaissance, la théorie du point de vue. On trouve notamment, il y a un auteur très, très intéressant, très curieux, un cardinal, qui est le Cardinal de Cuses, [91 :00] le Cardinal de Cuses, un très grand philosophe de la Renaissance, et ce philosophe avait fait une théorie -- Leibniz le connaît admirablement, il a beaucoup lu -- et chez lui [de Cuses], il va plus loin dans la métaphore, il invoque un portrait, un portrait baroque, maniériste d'un pape de l'époque. Vous savez, le portrait changeant d'après le point de vue, mais cette espèce de portrait, je me souviens que du temps du fascisme italien, il y avait partout en Italie, il y avait un portrait très curieux: il y avait un portrait, si l'on la voyait de face, -- là, on voit ça encore ; ça fait partie des gadgets -- ça représentait de face, ça représentait Mussolini ; si on se mettait à droite, ça représentait son gendre, et si on se mettait à gauche, ça représentait le roi. [92 :00] Voyez ? La méthode des points de vue.⁴

L'analyse des points de vue, en mathématiques, aussi, c'est dire à quel point le point de vue, c'est beaucoup plus important que le subjectif ; c'est la raison suffisante du subjectif. [*Fin de la cassette*] [92 :15] [*Le texte suivant a été suppléé par Web Deleuze*] : -- et c'est encore Leibniz qui fait faire à ce chapitre des mathématiques un progrès considérable sous le nom d'*analysis situs* -- [*Fin du texte suppléé*]

Partie 3

... [et] que ce soit lié à la géométrie projective, c'est évident. Sinon, ce n'est pas du tout affaire de dire que tout est subjectif, au contraire. Il y a une espèce d'essentialité, d'objectité du sujet, et l'objectité, c'est le point de vue.

Bon, là-dessus, on n'a pas dit ce que c'étaient, ces points de vue. C'est une revue de ce monde très, très bizarre. Et enfin, il faut bien que j'aïlle à petits [*mot indistinct*] parce que la métaphore... ah, non, je continue quand même. Mon point de vue, point de vue, il faut quand même le développer au juste.

Un étudiant : [*On demande la référence du texte que Deleuze a lu*]

Deleuze : *Discours de métaphysique*, paragraphe [93 :00] 7, non pas 7, ah, 9. ... C'est très amusant, tout ça.

Bon, alors qu'est-ce que ça veut dire concrètement, chacun exprime le monde, oui, mais à son propre point de vue ? Ça va devenir très bizarre ; Leibniz ne recule pas devant les concepts les plus bizarres. Parce que voilà, voilà ce que ça veut dire, chaque sujet exprime [94 :00] le monde d'un certain point de vue. Je ne peux même plus dire, comprenez, «de son propre point de vue». Si je disais «de son propre point de vue», je ferais dépendre le point de vue du sujet préalable. Or c'est l'inverse, c'est le sujet qui dépend du point de vue. Donc je peux dire, chaque sujet exprime le monde d'un point de vue, d'un point de vue déterminé. Mais qu'est-ce qui détermine ce point de vue ?

Et voilà, voilà comment il va s'en tirer, le grand Leibniz. Il va nous dire, comprenez, chacun de nous, que ce soit César ou vous-même, chacun de nous exprime la totalité du monde, seulement il l'exprime obscurément et confusément. [*Pause*] Obscurément et confusément, ça veut dire quoi dans le vocabulaire de Leibniz ? [95 :00] Ça veut dire que c'est bien en lui la totalité du monde mais sous forme de ce que Leibniz, il crée le concept, sous forme de petites perceptions, les petites perceptions. Et les petites perceptions, qu'est-ce que c'est ? Ça, c'est très bizarre. Je continue mes analogies. Est-ce par hasard que Leibniz est un des inventeurs du calcul dit différentiel ? Ce sont des perceptions infiniment petites, en d'autres termes des perceptions inconscientes. La totalité du monde est en moi à titre de perceptions inconscientes. Très, très bizarre. Bien. J'exprime tout le monde, mais obscurément et confusément, comme une ... – il appelle tout le temps cette belle expression – comme une rumeur, [96 :00] comme une clameur. Hein ? Bon, d'accord. Et alors, ça arrange quoi, ça ?

Qu'est-ce que c'est un point de vue ? On n'avance pas. Si, on avance. Pourquoi je faisais référence au calcul différentiel, on verra, plus tard on verra en détail pourquoi est-ce que c'est lié au calcul différentiel, mais sentez que les petites perceptions ou l'inconscient, c'est comme des différentiels de la conscience, c'est des perceptions sans conscience. Pour la perception consciente, Leibniz se sert d'un autre mot: l'aperception. L'aperception, -- l'apostrophe a -- l'aperception, apercevoir, c'est la perception consciente, et la petite perception, c'est la perception inconsciente, c'est la différentielle de la conscience qui n'est pas donnée dans la conscience. Bon. [97 :00] Voilà. J'exprime la totalité du monde obscurément et confusément, mais c'est vrai de tous les individus. Alors, qu'est-ce qui distingue un point de vue d'un autre point de vue ? C'est que, voilà, en revanche, il y a une petite portion du monde que j'exprime clairement et distinctement, et chaque sujet, chaque individu a sa petite portion du monde à lui ; à lui, en quel sens ? À lui, en ce sens très précis : que cette portion du monde que j'exprime clairement et distinctement, tous les autres sujets l'expriment aussi, mais confusément et obscurément.

Ce qui définit mon point de vue, c'est comme une espèce de, comment on dit, un projecteur, c'est un projecteur qui, dans la rumeur du monde obscur et confus, taille une zone [98 :00] limitée d'expression claire et distincte. Si débile que vous soyez, si insignifiants que nous soyons, nous avons notre petit truc. Prenez la pire vermine, elle a son petit monde: elle n'exprime pas grand chose clairement et distinctement, mais elle a sa petite portion. Alors, si vous me permettez tous les rapprochements même les plus arbitraires, eh bien, c'est ça que les personnages de Beckett, c'est des individus. Voilà, tout est confus, tout est rumeurs, ils ne comprennent rien, ce sont des loques; bon, il y a la grande rumeur du monde. C'est tout ; non, ce n'est pas tout. Si lamentables qu'ils soient dans leur poubelle, ils ont une petite zone à eux. [99 :00] Ce que le grand Molloy appelle «mes propriétés», il a un petit crochet, c'est quand même Beckett, il a un petit crochet, il tire ses propriétés, dans un rayon minuscule, dans un rayon d'un mètre, il ne bouge plus, il est bien incapable de bouger, il ne se lève plus, il a son petit crochet et il tire des petits trucs, quatre ou cinq propriétés, mes propriétés. C'est la zone claire et distincte qu'il exprime, qu'il exprime dans le monde. On en est tous là. Alors notre zone, elle est plus ou moins grande, et encore ce n'est pas sûr, ce n'est pas la même ; ce n'est jamais la même. Ce qui fait le point de vue, c'est quoi? Maintenant, je peux presque définir le point de vue selon Leibniz. Je dirais, c'est la proportion de la région du monde exprimée clairement et distinctement par un individu par rapport à la totalité [100 :00] du monde exprimée obscurément et confusément. C'est parfait ; il aurait dû le dire. C'est ça le point de vue.

Pour le faire comprendre, je reprends la métaphore du truc-là, -- pourquoi les mots m'échappent tout le temps ? – des projecteurs, du projecteur de Leibniz. Lui, il a une métaphore qu'il reprend tout le temps et qui est très belle. Il dit, voilà, vous êtes très près de la mer et vous écoutez le bruit de la mer, et vous entendez le bruit d'une vague. J'entends le bruit d'une vague, c'est-à-dire j'ai une aperception: je distingue une vague, le bruit d'une vague. Et Leibniz dit: vous n'entendriez pas la vague si vous n'aviez pas une petite perception inconsciente [101 :00] du bruit de chaque goutte d'eau qui glisse l'une par rapport à l'autre, et qui font l'objet de petites perceptions. Voyez, comme c'est [*mot indistinct*]. Il y a la rumeur de toutes les gouttes d'eau, et vous avez votre petite zone de clarté distincte, vous saisissez clairement et distinctement une résultante partielle, une résultante partielle de cet infini de gouttes, de cet infini de rumeur, et vous en faites votre petit monde à vous, vous en faites votre propriété à vous.

Le héros de Beckett dans sa boîte à ordures, qu'est-ce qu'elle dessine, la boîte à ordures, où il se baisse de plus en plus jusqu'à mettre des [*mot indistinct*] sur sa tête et puis, voilà ? Il va jusqu'au bout, jusqu'au bout [102 :00] il garderait, mais de plus en plus rétrécie, il gardera sa petite zone d'expression claire et distincte. Il ne peut pas faire autrement. Il gémit ; il voudrait ne plus en avoir. Alors, au contraire, un héros de progrès, vous comprenez, les héros du progrès, eux, ils ne cessent d'étendre leur zone d'expression claire et distincte. Et je peux dire au moins ce que c'est, un point de vue. Bien.

Un étudiant : [*Inaudible*]

Deleuze : Tu vas voir comment ça se font... tu vas voir. C'est de plus en plus beau. Alors, chacun, bon, comme ça, comprenez ? Oui, vous êtes des points de vue, je suis un point de vue, tout ça. Chacun sa petite zone. Alors qu'est-ce qui se passe, en effet, quand ... pour concevoir ça, déjà il faut concevoir ça plein de... ça doit susciter toutes sortes de présentations à vous. Par

exemple, j'ai ma petite zone d'expression [103 :00] claire et distincte. Il y a, par exemple, des gens qui ne comprennent rien à ce que je dis, hein ? [*Rires*] Bon. Et inversement, moi aussi, il y a des gens qui peuvent me parler, ils peuvent me dire des choses, moi, qu'est-ce qu'ils disent, qu'est-ce que... ? Rien, je ne comprends rien à ce qu'ils disent. Je dis, il fait beau, il fait beau aujourd'hui. Il dit, quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Au contraire, des gens, chacun de nous est comme ça, il y a un nombre d'amis qui ont un langage commun. Bon, c'est la fête quand il y a quelqu'un avec qui on a langage commun. Quand vous choisissez des cours, quand vous suivez des cours, ça veut dire quoi ? Ça veut dire une chose très simple : c'est qu'il y a un minimum de langage au moins virtuel en commun avec le type que vous allez écouter. Sinon, on va chercher un autre, et vous n'avez pas la paix tant que vous ne l'avez pas trouvé. Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Eh ben, ce n'est pas compliqué.

Chaque notion individuelle [104 :00] a son point de vue, c'est-à-dire de ce point de vue prélève sur l'ensemble du monde qu'il exprime une portion déterminée d'expression claire et distincte. Deux substances individuelles étant données, deux individus étant donnés, vous avez deux cas : ou bien leurs zones ne communiquent absolument pas, et ne symbolisent pas l'une avec l'autre – il n'y a pas seulement des communications directes, on peut concevoir qu'il y ait des analogies – et à ce moment-là, on n'a rien à se dire ; ou bien c'est comme deux cercles qui se coupent : il y a une toute petite zone commune ; alors là on peut faire quelque chose ensemble. Oui, oui, il y a de larges pans qui ne sont pas communs du tout. Voyez, c'est donc toutes sortes de cercles ; ils sont des zones d'expression claires et distinctes dont les uns se coupent [105 :00] et les autres sont extérieurs les uns aux autres.

Si bien que, en effet, Leibniz peut dire avec une grande force qu'il n'y a pas deux substances individuelles identiques, parce qu'il n'y a aucune... il n'y a pas deux substances individuelles qui aient le même point de vue ou qui aient exactement la même zone d'expression claire et distincte. Et enfin, le coup de génie de Leibniz pour en finir avec cette conception du point de vue : qu'est-ce qui va définir la zone d'expression claire et distincte que j'ai ? J'exprime la totalité du monde, mais je n'en exprime clairement et distinctement qu'une portion réduite, une portion finie. Ce que j'exprime clairement et distinctement, et là, c'est comme une déduction de la notion, ce que j'exprime clairement et distinctement, nous dit Leibniz, c'est ce qui a trait à mon corps. [106 :00] C'est la première fois que la notion de corps intervienne. On verra pourquoi, on verra comment, on verra ce que ça veut dire ce corps, mais ce qui a trait à mon corps, ce que j'exprime clairement et distinctement, c'est ce qui concerne mon corps, c'est ce qui affecte mon corps.

Alors, c'est bien forcé que je n'exprime pas clairement et distinctement le passage du Rubicon – ça, ça concernait le corps de César. Ça ne concerne pas mon corps. Alors je peux, par piété, aller mettre mes pieds dans les pieds de César, c'est-à-dire passer le Rubicon, mais enfin moi, je passe le Rubicon, ça ne fera pas l'empire romain. [*Rires*] Ça serait une manière de... ça serait comme si je peignais César en train de passer le Rubicon. C'est du domaine des images. Mais, en revanche, il y a quelque chose qui concerne mon corps et que je suis seul à exprimer clairement et distinctement, [107 :00] sur fond de cette rumeur qui couvre tout l'univers. C'est beau, hein ? – Vous n'en pouvez plus ? --

Petit f) et on s'arrêtera là, petit f, ça va être le dernier grand concept de ce monde bizarre. C'est que... [Interruption dans la salle ; Deleuze dit : Non, non, non] C'est que, c'est que...
comprenez –

[Deleuze parle à voix basse à quelqu'un près de lui, puis dit] : Quelle heure il est ? ... Une heure vingt-cinq ?

Une étudiante : Midi vingt-cinq. [Rires]

Deleuze : Alors, comprenez, il y a quand même une difficulté dans cette histoire de la ville parce que, enfin – c'est juste un dernier effort – parce que la ville, elle est vue de différents points de vue, d'accord. Le promeneur parcourt la ville et la voit de différents points de vue. Très bien. [108 :00] Ces points de vue préexistent au sujet qui s'y place, très bien, à la rigueur. A ce moment-là, le secret du point de vue est mathématique ; il est géométrique. C'est un géométral, et ce n'est pas un psychologique, [Pause] évidemment, ou du moins, c'est un psycho-géométral. [Pause] Leibniz, c'est un homme de notion, ce n'est pas un homme de psychologie, mais ça n'empêche pas que, d'une certaine manière, je peux dire, et même tout me pousse à dire que la ville existe hors des points de vue. Mais dans mon histoire de monde exprimé, tel qu'on est parti, il y avait le problème dont on est parti, le monde n'a aucune existence hors des points de vue qui l'expriment [109 :00] -- *qui* l'expriment, l'apostrophe – le monde n'existe pas en soi. Le monde, c'est uniquement l'exprimé – voilà ce qu'il faut dire et Leibniz le dit souvent – le monde, c'est l'exprimé commun de toutes les substances individuelles, mais l'exprimé n'existe pas hors de ce qui l'exprime, de *ce qui* l'exprime, de ce qui l'apostrophe exprime. [Pause] C'est donc autre chose que des regards sur la ville.

En effet, le monde est contenu, le monde entier est contenu dans chaque notion individuelle, mais il n'existe que dans cette inclusion. Il n'a pas d'existence au dehors. [110 :00] C'est en ce sens que Leibniz sera souvent, et pas à tort, mis du côté des idéalistes. Il n'y a pas de monde en soi, le monde n'existe que dans les substances individuelles qui l'expriment. C'est l'exprimé commun de toutes les substances individuelles. Ça va être un rude problème, ça. C'est l'exprimé commun de toutes les substances individuelles, mais l'exprimé n'existe pas hors des substances qui l'expriment. Voyez ? Qu'est-ce qui distinguent ces substances ? C'est qu'elles expriment toutes le même monde, mais elles n'expriment pas la même portion claire et distincte. Ça s'arrange, ça ; c'est comme un jeu des échecs. -- Leibniz ne cesse de comparer le monde avec un jeu des échecs. Ça fait partie de sa théorie des jeux. – Bon, alors [111 :00] le monde n'existe pas. Ça c'est, comprenez, voilà, une expression telle que ce qu'elle exprime n'existe pas hors de ce qui l'exprime. C'est la complication du concept d'expression chez Leibniz.

Bien, alors, qu'est-ce que ça va donner, ça, cette dernière difficulté ? [Pause] Voyez, encore faut-il que toutes les notions individuelles expriment le même monde. D'accord ; ce monde n'existe pas hors des notions individuelles qui l'expriment. D'accord, mais elles n'expriment pas des mondes différents. Elles expriment clairement et distinctement des portions différentes du monde, mais elles expriment le même monde. Alors c'est curieux, [112 :00] c'est curieux parce qu'en vertu du principe d'identité – par-là, on retrouve notre début -- en vertu du principe d'identité, je pouvais dire que [Pause] le principe d'identité me permet de déterminer ce qui est contradictoire, c'est-à-dire ce qui est impossible, ce qui est impossible une fois dit que le

principe d'identité, c'est A est A, ce qui est impossible, c'est A n'est pas A. C'est contradictoire. Exemple: un cercle carré. Un cercle carré, c'est un cercle qui n'est pas un cercle. Le principe d'identité me rappelle qu'un cercle est un cercle. [Pause]

Donc à partir du principe d'identité, je peux avoir un critère de la contradiction. [Pause] [113 :00] $2 + 2$ égalent 5 ; je peux démontrer selon Leibniz – il y a bien d'autres auteurs qui pensent que ce n'est pas du domaine de la démonstration – mais selon Leibniz, je peux démontrer que $2 + 2$ ne peuvent pas faire 5 ; je peux démontrer qu'un cercle ne peut pas être carré. Tandis que, au niveau de la raison suffisante, telle qu'on vient d'en suivre là toutes sortes de niveaux, c'est bien plus compliqué. Pourquoi? Parce que Adam non-pécheur, César ne franchissant pas le Rubicon, ce n'est pas comme cercle carré. Adam non-pécheur, ce n'est pas contradictoire. César ne franchissant pas le Rubicon, ce n'est pas contradictoire. Sentez comme il va essayer de sauver la liberté, une fois qu'il s'est mis dans une bien mauvaise situation pour la sauver. [114 :00] Ce n'est pas du tout contradictoire ; ce n'est pas du tout impossible: Adam aurait pu ne pas pécher ; César aurait pu ne pas franchir le Rubicon, tandis qu'un cercle ne peut pas être carré – là il n'y a pas de liberté.

Bon, alors, à nouveau on est coincé ; à nouveau il va falloir à Leibniz un nouveau concept et, de tous ses concepts fous, ce sera sans doute le plus fou. Adam aurait pu ne pas pécher, donc en d'autres termes, les vérités régies par le principe de raison suffisante ne sont pas du même type que les vérités régies par le principe d'identité, pourquoi? Parce que les vérités régies par le principe d'identité sont telles que leur contradictoire est impossible, tandis que les vérités régies par le principe [115 :00] de raison suffisante ont un contradictoire possible: Adam non-pécheur est possible.

C'est même tout ce qui distingue, selon Leibniz, les vérités dites d'essence et les vérités dites d'existence. Les vérités dites d'existence sont telles que leur contradictoire est possible. Alors comment il va s'en tirer de cette nouvelle et dernière difficulté ? Adam aurait pu ne pas pécher, alors comment est-ce qu'il peut maintenir à la fois tout ce qu'Adam a fait, pécher, ou César, franchir le Rubicon, tout ce que Adam a fait, à savoir pécher, est contenu de tout temps dans sa notion individuelle et pourtant Adam non-pécheur était possible ? Il semble coincé ; à nouveau, c'est délicieux, les moments dans un système parce que là, à cet égard, les philosophes, c'est un peu comme des chats : c'est aux moments ils sont coincés qu'ils se dégagent, ou comme des poissons, [116 :00] c'est des drôles de choses conceptuellement : c'est le concept devenu poisson. Eh, ben oui.

Il va nous dire, il va nous raconter la chose suivante: que Adam non pécheur, il est parfaitement possible en soi, comme César n'ayant pas franchi le Rubicon, ou bien comme vous, enfin, choisissez, pour chaque chose, c'est possible tout ça, mais voilà, ce n'est pas contradictoire, alors c'est quoi ? Pourquoi ça ne s'est pas produit ? Ça ne s'est pas produit parce que c'est possible en soi, mais c'est impossible. Voilà qu'il crée le concept logique très étrange de compossibilité. Au niveau des existences il ne suffit pas qu'une chose soit possible pour exister, [117 :00] encore faut-il savoir avec quoi elle est compossible. Compossible, ça veut dire « être possible avec », la compossibilité.

Compossible, en d'autres termes, avec quoi Adam non-pécheur n'est-il pas compossible, alors qu'il est possible en lui-même ? Il est impossible avec le monde qui existe. En d'autres termes, Adam aurait pu ne pas pécher, oui, à condition qu'il y ait un autre monde. Vous voyez que l'inclusion du monde dans la notion individuelle, et le fait qu'autre chose était possible, il concilie le monde avec la notion de compossibilité. Adam non pécheur fait partie d'un autre monde. Cet autre monde, il aurait été possible. Ce n'est pas celui-là qui était choisi. [118 :00] Adam non-pécheur est impossible avec le monde existant. Il n'est compossible qu'avec d'autres mondes possibles qui ne sont pas passés à l'existence.

Curieux. Donc, vous voyez, ça se complique finalement. Et alors, le monde qui est passé à l'existence, qu'est-ce que c'est ? Pourquoi est-ce que c'est celui-là plutôt qu'un autre ? Leibniz explique ce qu'est, selon lui, la création des mondes par Dieu, et on voit bien en quoi c'est une théorie des jeux: Dieu, dans son entendement, conçoit une infinité de mondes possibles ; seulement ces mondes possibles ne sont pas compossibles les uns avec les autres, et forcément parce que c'est Dieu qui choisit le meilleur. [119 :00] Il choisit le meilleur des mondes possibles. Et il se trouve que le meilleur des mondes possibles implique Adam pécheur. Pourquoi ? Pourquoi ? Ça va être affreux. Ce qui est intéressant logiquement, c'est la création d'un concept propre de compossibilité pour désigner une sphère logique plus restreinte que celle de la possibilité logique. Pour exister, il ne suffit pas que quelque chose soit possible ; il faut encore que cette chose soit compossible avec les autres qui constituent le monde réel.

Alors, à ce niveau-là, il y a presque un mystère de rester sur..., mais vous devez le comprendre avec tout ce qui précède. [120 :00] Dans une formule célèbre de la *Monadologie*, Leibniz dit, les notions individuelles sont sans portes ni fenêtres, c'est une belle expression, sans portes ni fenêtres. Ça vient corriger la métaphore de la ville et du point de vue sur la ville. Sans portes ni fenêtres, ça veut dire qu'elles sont fermées, qu'il n'y a pas d'ouverture. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas d'extérieur. Le monde que les notions individuelles expriment est intérieur, est inclus dans les notions individuelles. Donc, les notions individuelles sont sans portes ni fenêtres ; tout est contenu en chacune, et pourtant il y a un monde commun, [*Pause*] il y a un monde commun à toutes les notions individuelles: c'est [121 :00] que ce que chaque notion individuelle inclut, à savoir la totalité du monde, elle l'inclut nécessairement sous une forme où ce qu'elle exprime est compossible avec ce que les autres expriment.

Si bien que c'est une merveille, quel monde bizarre. C'est un monde où il n'y a aucune communication directe entre les sujets. Entre César et vous, entre vous et moi, entre moi et vous, il n'y a aucune communication directe, et comme on dirait aujourd'hui, chaque notion individuelle est programmée de telle manière que ce qu'elle exprime forme un monde commun avec ce que l'autre exprime. C'est un des derniers concepts de Leibniz, un des plus étranges, qu'il appellera l'harmonie préétablie. Préétablie, [122 :00] c'est absolument une harmonie programmée. C'est l'idée, une autre métaphore très belle que l'on retrouvera aussi dans un autre contexte chez Spinoza, à savoir l'automate spirituel, et c'est en même temps le grand âge des automates, en cette fin du XVIIe siècle. Chaque notion individuelle est comme un automate spirituel, c'est à dire que ce qu'elle exprime est intérieur à elle, elle est sans portes ni fenêtres; elle est programmée de telle manière que, simplement, ce qu'elle exprime est en compossibilité avec ce que l'autre exprime. Donc, il y a bien d'autres mondes possibles, seulement ils sont impossibles avec le nôtre.

Voilà, je résume : c'était uniquement, là ce que j'ai fait aujourd'hui, c'était uniquement une description du monde de Leibniz, et encore seulement une partie de ce monde. Donc, se sont dégagées les notions suivantes successivement: premièrement, raison suffisante, concept proprement [123 :00] leibnizien ; deuxièmement, inhérence et inclusion, ou inclusion ; troisièmement, expression ou point de vue ; [*Pause*] quatrièmement, je ne sais plus quoi, dernièrement, impossibilité.⁵ Voilà on continuera la prochaine fois, mais surtout, la prochaine fois, essayez de voir s'il y a des choses sur lesquelles il faudra revenir, vous me le direz. [*Fin de la séance*] [2 :03 :37]

Notes

¹ <https://www.youtube.com/watch?v=VGSYIqypxs8>

² Il faudra signaler que cette transcription renouvelle entièrement le texte disponible depuis une vingtaine d'années à Web Deleuze dans la mesure où nous suivons intégralement ici, sans coupures ni transpositions de texte, la version audio également disponible à YouTube, Web Deleuze, Paris 8, et dans The Deleuze Seminars. Nous élargissons ainsi le texte de cette première séance du séminaire par une *quarantaine de minutes*, sur l'équivalent d'à peu près quatre-vingts qui se trouvent dans l'ancienne transcription. Nous profitons, pourtant, de l'enregistrement alternatif de Web Deleuze, et donc de l'ancienne transcription, afin de suppléer les deux trous du texte qui ont lieu lors du changement des cassettes à la fin des parties 1 et 2.

³ Lucy Prenant, ed. *G.W. Leibniz, Oeuvres choisies* (Paris : Garnier, 1940).

⁴ Deleuze reviendra à ce sujet général, du point de vue, et à cet exemple particulier lors du second séminaire sur Leibniz, notamment la séance du 18 novembre 1986.

⁵ Deleuze développe ces concepts dans *Le Pli. Leibniz et le baroque*, au chapitre 2 (inhérence, inclusion, point de vue), chapitre 4 (raison suffisante) et chapitre 5 (compossibilité).